La dimension pathologique : le cas Annemarie E. Moser*

Die pathologische Komponente: der Fall Annemarie E. Moser

Carine Kleiber

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2627>

DOI : 10.4000/germanica.2627

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1989

Pagination : 83-88

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Carine Kleiber, « La dimension pathologique : le cas Annemarie E. Moser* », *Germanica* [En ligne], 5 | 1989, mis en ligne le 09 février 2015, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2627> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2627>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

La dimension pathologique : le cas Annemarie E. Moser*

Die pathologische Komponente: der Fall Annemarie E. Moser

Carine Kleiber

* À la mémoire du docteur Henri Füll

- 1 Dans sa réflexion métaphysique, la littérature autrichienne contemporaine suit une démarche voisine de celle du mouvement antipsychiatrique anglais des années 1970 qui a vu dans certaines affections mentales, notamment la schizophrénie, « une carrière et non une maladie¹ », dont les manifestations ne seraient nullement inintelligibles, mais constitueraient l'expression d'une appréhension différente d'une autre réalité, d'une surréalité.
- 2 Nombreux sont les auteurs qui cherchent ainsi à adopter un point de vue, une écriture pathologiques. Au dos du livre de Gerhard Roth, *La Volonté d'être malade*², paru en 1973, il est noté :

Ce qui se lit comme un cas de schizophrénie [...] est l'expression d'une clairvoyance qui apparaît comme pathologique, compte tenu des normes de perception et de comportements établis [...]. Cette nécessaire évolution vers la maladie en tant que mode de vie le plus supportable, accuse inversement les facultés de perception castrés d'être une carence, une preuve d'inhumanité et de pathologie.
- 3 Thomas Bernard, quant à lui, cultive à chaque page de son œuvre l'aspect obsessionnel de la pensée de ses personnages, leur ambivalence fondamentale dans l'affectivité, une propension à l'autisme ou leur incapacité à conclure le travail intellectuel entrepris.
- 4 Mais, fait plus surprenant, le monde des lettres autrichien a accueilli en son sein des personnalités pathologiques dont certaines vont jusqu'à présenter des maladies psychiatriques bien définies.
- 5 En 1982, un malade mental interné fit paraître un livre intitulé *Alexander*³, et devint par là même membre de l'Association des auteurs de Graz (Grazer Autorensammlung). Dans sa présentation, l'éditeur remarque :

Le choix a été opéré selon le critère de la valeur littéraire. Ce n'est pas le cas Herbeck, mais le poète Alexander qui mérite d'être connu du public. L'ordre chronologique retrace clairement son cheminement littéraire, des premiers textes courts qui portent encore de façon très visible les stigmates de la maladie, mais qui malgré tout, ou peut-être précisément pour cela, ont une valeur lyrique hors du commun, jusqu'aux longs poèmes étranges de la période postérieure.

- 6 Deux ans auparavant, Maria Erlenberger avait publié un recueil de réflexions, d'aphorismes, de poèmes intitulé *Je veux être fautive*⁴, qu'elle avait commencé lors de son hospitalisation en milieu psychiatrique.
- 7 Un troisième cas est celui de l'écrivain Annemarie E. Moser, née en 1947 à Wiener Neustadt, considérée comme « schizophrène stabilisée ».
- 8 C'est dans son œuvre lyrique, surtout d'essence métaphysique, où les situations et la nature évoquées illustrent les lois générales de la condition humaine et de l'inspiration poétique, qu'Annemarie E. Moser traduit le mieux l'ambiguïté de sa foi en Dieu, déchirée entre une adhésion fervente au grand ordre chrétien du monde et la révolte d'un être qui n'a que trop appréhendé les angoisses, le tragique du monde et qui entrevoit dans son charisme de poète, de malade à la fois un moyen de poursuivre Dieu dans ses retranchements et de prendre conscience de sa propre valeur : le poème « en chemin vers ma cour intérieure », le dernier du recueil *Interpellations*⁵, s'achève par ce cri émancipateur, voire blasphématoire : « Et rentrant à la maison, / c'est moi que j'ai toujours attendue, / sachant / où était la lune, / tout, / tacitement⁶ ».
- 9 Son premier roman, *Tours*⁷ veut être le compte-rendu du processus de sa guérison et est rédigé comme une confession à son père décédé alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Elle y expose notamment les fondements de son profond mal d'être : le décalage entre la réalité socio-culturelle d'un milieu défavorisé et ses aspirations intimes élitistes ; les conflits qui en résultèrent ; la solitude dans un monde incompris et incompréhensif à son égard ; la fuite dans une relation imaginaire et ambiguë avec le père, ou celle vers une secte religieuse qui paraissait proposer une réponse à son sentiment fondamental de culpabilité. Longtemps inconscient, nourri par une perpétuelle agressivité envers la mère, un amour filial exclusivement voué au père, au détriment du beau-père, ou encore un fait ponctuel tel que celui d'être allée au cinéma tout en ayant pris connaissance du suicide d'une parente, ce sentiment de culpabilité est la clé de l'essentiel des rêves étranges et des manifestations délirantes qui submergèrent l'auteur : la tour est l'image qui y revient le plus fréquemment, non pas une tour-courte échelle, mais une tour funeste, faite de cheveux, de cendres et d'ossements (pages 65-156) qui engloutit ceux qui, ignorant le poids du passé et l'éternel recommencement des crimes du monde, rêvent de paix et de bonheur (page 65), ou qui, constituée en outre de l'humanité contemporaine, se voit broyée par la volonté de la soi-disant race élue, devenant par là même maudite. – Bien plus que la solidarité avec les pères, c'est de la confrontation personnelle et directe d'Annemarie E. Moser avec l'histoire que naît son sentiment de culpabilité. Ainsi, les témoignages des atrocités du régime hitlérien l'amènent-ils surtout à s'interroger sur l'attitude qu'elle aurait adoptée, si le destin l'avait fait vivre à cette époque : « Moi aussi, j'aurais été national-socialiste⁸ » est l'insupportable conclusion de son autoanalyse (page 47).
- 10 Dans le second roman, *Refuge grillagé*⁹, né du succès du premier et dans son sillage, le lieu clos du milieu hospitalier est à la fois perçu comme un lieu privilégié, un refuge (page 98), où peuvent s'articuler les relations interhumaines, et comme un ghetto. Le long passage central permet à Annemarie E. Moser de s'interroger sur

l'incompréhension face à la schizophrénie. Elle rejette l'opposition sain d'esprit/malade mental et souligne que la folie meurtrière des premiers est souvent plus grave que la déviance psychique des prétendus cas pathologiques (pages 97-98), allant jusqu'à considérer sa maladie comme un privilège : « Nous, les malades, nous savons plus. Oui, c'est cela, nous vivons les conflits dans toute leur acuité¹⁰ », grâce à une « dimension de conscience¹¹ » supplémentaire qui ouvre les portes du subconscient. Malheureusement, rares sont les cas où le message est décodé par la raison et perd par là même son aspect obsessionnel : « La conscience est une cage, et je crois que la porte est ouverte, mais je n'arrive pas à trouver l'issue¹² ».

- 11 Le troisième roman, *La vie rattrapée*¹³ n'étant plus centré sur la maladie mentale, mais sur les troubles d'une jeune adolescente fragilisée par des circonstances aussi douloureuses que la perte de sa mère terrassée par une tumeur au cerveau ou la tentative de viol de son père sur elle, on serait tenté d'imaginer qu'Annemarie E. Moser a cherché à s'ouvrir à des problématiques nouvelles tout en exploitant les connaissances et les intuitions acquises au fil des thérapies. Mais en fait, ce roman reste à dominance autobiographique et constitue pour elle à la fois une garantie et une utopie. Tout en reconnaissant en privé la dimension génétique de la schizophrénie¹⁴, Annemarie E. Moser a toujours cherché à la gommer dans ses romans. « Nous ne souffrons pas du monde qui nous entoure, ni d'une tare héréditaire ou des erreurs des dieux, nous souffrons uniquement de nous-mêmes », lit-on dans *Tours* (page 42), et ici, elle confère à la jeune Maria, perturbée mais saine d'esprit, des attitudes, des sentiments et même des obsessions proches de ceux de son état morbide antérieur ou identiques à eux, puisque toutes deux partagent la même hantise du viol de leurs pensées¹⁵. Toutefois, et en cela réside toute la différence entre Maria et elle, son héroïne garde malgré tout le contrôle d'elle-même, par un travail permanent d'analyse de son état psychique et une prise de conscience du fonctionnement de l'esprit, ce qui, précisément avait fait défaut à Annemarie E. Moser – ce ne sont pas les images oniriques qui témoignent de votre maladie, mais le fait que vous ne parveniez pas à les comprendre, avait expliqué en substance son thérapeute¹⁶. Maria est ainsi non seulement la preuve que la ligne de partage entre la maladie mentale et le trouble psychique « simple » reste floue, que rien n'est donc irrémédiable, mais elle incarne aussi avec toutes ses interrogations et ses souffrances, son cheminement intellectuel l'idéal de l'auteur, à savoir un être mûri par le destin, à la sensibilité exacerbée, mettant son mal d'être à profit pour progresser vers l'humanisme et la Connaissance.
- 12 Pourtant, en parcourant l'œuvre d'Annemarie E. Moser et notamment la description des phénomènes oniriques et délirants dans *Tours*, le lecteur ne peut se départir d'un doute concernant le diagnostic de guérison de l'auteur, voire la définition même de son mal. S'il est déjà très troublant de constater qu'elle ait éprouvé le besoin de recréer dans « *La vie rattrapée* » l'excitation nerveuse des pensées incestueuses de sa période de crise¹⁷, la précision avec laquelle nous sont dépeints rêves et visions, la cohérence absolue de leur interprétation n'apparaissent pas plausibles au vu des connaissances médicales. Loin de vouloir ici mettre en doute la bonne foi de l'auteur, il convient donc d'envisager une affabulation partielle ou totale, mais inconsciente, telle qu'on la constate chez des personnalités pré-psychotiques, des personnalités dites limites.
- 13 Mais est-ce le cas Moser ou l'écrivain et son œuvre qui méritent notre attention, serait-on tenté de dire en reprenant l'introduction à *Alexander*, pour éviter ici un débat délicat et pénible pour l'auteur. D'un autre côté n'a-t-elle pas elle-même irrémédiablement lié

les deux facettes de son être, en suscitant une réflexion sur la valeur thérapeutique de la création artistique et inversement en s'interrogeant sur l'enrichissement de celle-ci grâce à un déséquilibre psychique, quel qu'en fût le degré de morbidité ?

NOTES

1. – Cf. M. Barnes, J. Berke, *Mary Barnes, un voyage à travers la folie*, Ed. du Seuil, Paris, 1973.
 2. – *Der Wille zur Krankheit*, Suhrkamp Verlag, Frankfurt, 1973.
 3. – Ernst Herbek, *Alexander*, Residenz Verlag, Salzburg, 1982.
 4. – *Ich will schuld sein*, Rowohlt Verlag, Hamburg, 1980.
 5. – *Anreden*, Verlag Grasl, Baden bei Wien, 1980.
 6. – *Weg in meinen Innenhof*: «Une kome ich heim, / hab ich immer schon / auf mich gewartet / und gewußt, / wo der Mond steht, / alles / im Schweigen».
 7. – *Türme*, Styria Verlag, Graz, 1981.
 8. – *Türme*, p. 196 : «Aus mir wäre auch ein Nazi geworden».
 9. – *Vergitterte Zuflucht*, Styria Verlag, Graz, 1982.
 10. – P. 104 : «Wir Kranken wissen mehr, jawohl : wir erleben die Konflikte mit voller Deutlichkeit».
 11. – *Türme*, p. 41 : «ich meine etwas Unsichtbares, eine Dimension meines Bewußtseins, die mir lange später aufging».
 12. – *Vergitterte Zuflucht*, p. 166 : «das Bewußtsein ist ein Käfig, und ich glaub, die Tür ist offen, aber ich find einfach nicht heraus».
 13. – *Das eingeholte Leben*, Styria Verlag, Graz, 1986.
 14. – Extrait de la lettre du 19/10/1987 : «Meine Krankheit ist für mich nicht eine Einheit, zu der ich mich in Beziehung setzen könnte wie zu einem Menschen oder zu einer konkreten Situation, dafür hat die Misere zu lang gedauert, aber ich sehe ein Zusammenspiel zwischen Erbfaktoren, ungünstigen Erlebnissen in der Kindheit und meinen eigenen problematischen Lebens-Strategien...».
 15. – *Türme*, p. 105 – «Das eingeholte Leben», p. 73.
 16. – *Türme*, p. 179.
 17. – *Das eingeholte Leben*, p. 71.
-

RÉSUMÉS

Marquant un intérêt prononcé pour les affections mentales qui favorisent une appréhension nouvelle de la réalité, la littérature autrichienne contemporaine a réservé un accueil très favorable à des écrivains comme Annemarie E. Moser, schizophrène, auteur de trois romans à dominante autobiographique et de deux recueils de poèmes. À la lumière de certaines pensées obsessionnelles toujours présentes et des interprétations par trop cohérentes des phénomènes

délirants dont elle fut victime, il ne semble toutefois pas possible de considérer l'œuvre d'Annemarie E. Moser comme le témoignage de son processus de guérison. Son mérite est de relancer le débat sur la valeur thérapeutique de la création artistique et sur l'enrichissement de celle-ci par un déséquilibre psychique.

Das starke Interesse für Geisteskrankheiten als eine andere Möglichkeit der Wirklichkeitsannäherung führte dazu, daß Autoren wie die schizophrene Annemarie E. Moser, die bisher drei weitgehend autobiographische Romane und zwei Gedichtbände veröffentlichte, in der österreichischen Literatur des Geginwart großen Anklang fand. Angesichts weiterhin vorhandener Gedanken obsessioneller Art, sowie allzu kohärenter Interpretationen ihrer früheren Wahnvorstellungen und Träume, scheint es nicht möglich zu sein, Annemarie E. Mosers Werk als das Protokoll ihrer Heilung anzusehen. Ihr Verdienst ist es, zu einer weiteren Auseinandersetzung über den therapeutischen Wert der schöpferischen Arbeit und deren Bereicherung durch einen psychischen Gleichgewichtsverlust angeregt zu haben.

AUTEUR

CARINE KLEIBER

Université de Haute Alsace